Les toiles de Santiago Yahuarcani Lopez commencent à être connues. *Ana Palacios/ Cidse & Repam*

Santiago Yahuarcani Lopez raconte la jungle dans ses peintures, mais surtout le traumatisme vécu par ses ancêtres, réduits en semi-esclavage dans les exploitations de caoutchouc.

synode pour l'Amazonie

Santiago Yahuarcani Lopez

Membre de l'ethnie huitoto, peintre

***Ils se battent pour l'Amazonie** (1/3)*

Une peinture de survie

Caballococha (Pérou)
De notre envoyée spéciale (1)

Avec leur diadème de plumes multicolores et leur long collier de dents animales sur leur torse nu, Santiago Yahuarcani Lopez et son oncle Juan Enocaisa Guidones ont fière allure et prennent visiblement plaisir à se laisser photographier. Après plusieurs heures de pirogue depuis leur communauté d'« El Estrecho » qui compte un millier d'habitants (dont 20 % de baptisés catholiques), ces deux indigènes huitotos sont arrivés à Caballococha, grosse bourgade de l'Amazonie péruvienne, dans la région de La Tres Fronteras, pour rencontrer des journalistes et montrer quelques toiles.

Celles de Santiago Yahuarcani Lopez, 59 ans, marié et père de cinq enfants, commencent en effet à être connues, après avoir été mises à l'honneur en 2016 à Lima, la capitale péruvienne, dans le cadre d'une importante rétrospective sur l'exploitation du caoutchouc (1879-1923) et ses conséquences dramatiques pour les Indiens à l'époque. Pendant ces quatre décennies, des communautés entières de Huitotos furent incorporées de force dans les plantations d'hévéa par la Arana (devenue la Peruvian Amazon Company), une compagnie anglaise administrée par des Péruviens. Ses méthodes d'exploitation, comme le rappellent d'anciennes photographies sépia, consistaient à réduire les Indiens en semi-esclavage.

« Tous étaient enchaînés. Ceux qui se plaignaient des injustices de ce système étaient fouettés ou mutilés et ceux qui osaient se rebeller étaient assassinés », explique Juan Enocaisa Guidones. Il raconte aussi comment les chefs des sites de production de caoutchouc – souvent des paysans péruviens montés en grade – imposaient des quotas aux communautés indigènes pour que celles-ci accroissent leur productivité. *« Les communautés qui ne respectaient pas ces quotas étaient soumises à des châtiments cruels. Tout cela a imposé un régime de terreur. »*

Cette exploitation du caoutchouc a aussi entraîné d'importants déplacements des groupes ethniques, modifiant leur répartition régionale, interrompant leurs pratiques rituelles et perturbant leur cohésion. Sans parler des milliers d'Indiens décimés par les maladies importées par les Blancs.

C'est en écoutant son grand-père et d'autres hommes âgés évoquer leurs souvenirs dans la « maloca », maison commune propre à chaque communauté indigène, que Santiago Yahuarcani Lopez a désiré peindre pour transmettre cette mémoire. Sa mère huitoto lui a alors appris à utiliser pinceaux et tubes de peinture à l'huile sur les toiles de « yanchama », obtenues à partir d'écorces d'arbre.

En 2012, cent ans après le boom de l'exploitation du caoutchouc, Santiago Yahuarcani a pu se rendre à La Chorrera, ville sur la frontière entre le Pérou et la Colombie où son grand-père, comme beaucoup d'hommes de son ethnie, avait été déplacé pour construire la route de Putumayo à l'Amazonie. *« J'ai alors compris pourquoi, enfant, je voyais mon grand-père pleurer dans la maloca. »*

Ce sont ces souvenirs douloureux, ainsi que les mythes transmis par les patriarches et qui subsistent aujourd'hui, que l'artiste huitoto peint. *« À La Chorrera, ni les prières ni les bénédictions des missionnaires n'ont pu faire partir les esprits des centaines d'indigènes qui y sont morts »,* estime-t-il. De nombreux papillons multicolores peuplent ses toiles. *« Après que les chamanes ont été tués, leur savoir a été transformé en papillons »,* explique-t-il.

« Il faut que l'opinion internationale, qui connaît l'histoire des Incas et des Aztèques, connaisse aussi la nôtre », répète avec douceur Santiago, laissant son oncle résumer en quelques chiffres la tragédie des Huitotos (ou Witoto, ou encore Murui). Ceux-ci étaient plusieurs dizaines de milliers jusque dans les années 1940, dispersés autour du rio Caqueta et de ses affluents, à travers l'Amazonie colombienne et péruvienne. Ils ne sont plus que 8 500 aujourd'hui, regroupés dans la réserve de Guepí, dans le département colombien de l'Alto Putumayo.

Déroulant une autre grande toile de plus de deux mètres de long, Santiago Lopez explique posément ce qui l'a inspiré : à gauche, dans une ambiance verte et lumineuse de forêt, des Indiens chassent à la sarbacane tandis que des Indiennes accroupies cuisinent joyeusement ; à droite, des tuyaux crachent de la fumée au milieu de silhouettes fantomatiques, de dollars, d'arbres calcinés, de poissons morts et d'écoulement de pétrole… *« La jungle est en train de mourir »,* résume-t-il. Son peuple, ajoute-t-il, *« n'en finit pas de lutter »*.

Claire Lesegretain

(1) Reportage réalisé avec la Coopération internationale pour le développement et la solidarité (Cidse) et le Réseau ecclésial pan-amazonien (Repam).

Son inspiration. La mémoire de ses ancêtres

« Mon nom, Yahuarcani, signifie "le fils de la croissance". Nous n'aimons pas dire que nous sommes huitotos car cette désignation offensante date de l'époque du caoutchouc, quand nos ancêtres avaient été déplacés à La Chorrera ; nous préférons dire que nous sommes muruis. Je me sers de la peinture pour transmettre nos mythes, nos rites et notre sagesse et les faire connaître aux Occidentaux qui pensent qu'il n'existe pas de culture amazonienne. C'est aussi une manière de conserver la mémoire de nos ancêtres, qui ne pouvaient pas écrire. »

Demain : **Gilles de Catheu, médecin du fleuve**

VkVSIyMjVm9sb0Vhc3lSZWFkZXJfU3BjIyMjNTNmOWZhYTUtNjc3Ny00MTg3LTliOWUtZDZlNGJmZjVlYjY4IyMjMjAxOS0xMC0wN1QwNzoxNzo1OSMjI1ZFUg==